

**Fabrication individuelle de sens et jeux avec la mort : les
jeunes générations**
**Individual construction of meaning and confrontation with
death: youth today**
**Construcción individual de sentido y juegos con la muerte: las
generaciones jóvenes**

David Le Breton

Numéro 29 (69), printemps 1993

La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033721ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033721ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Breton, D. (1993). Fabrication individuelle de sens et jeux avec la mort : les jeunes générations. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (29), 125–130.
<https://doi.org/10.7202/1033721ar>

Résumé de l'article

Pour nombre de jeunes des sociétés occidentales, le contact plus ou moins rapproché avec la mort est une voie d'entrée dans la sociabilité, une manière intime et intense de fabriquer du sens et de la valeur pour garantir une existence vécue comme problématique dans le contexte de crise des repères de nos sociétés. La mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation modernes de l'identité quand tout le reste tend à se dérober.

Fabrication individuelle de sens et jeux avec la mort : les jeunes générations

David Le Breton

Les passions du risque

Nos sociétés, où le lien social se relâche, projettent chaque acteur dans une quête de sens fortement individualisée. Donner une signification et une valeur à son existence est laissé à l'initiative de l'individu. Nous ne sommes plus dépendants des traditions ou d'une idéologie qui s'imposeraient à tous. Aujourd'hui, « notre héritage est sans testament » (René Char). La marge d'autonomie et de création de chaque individu est considérablement élargie. Mais l'exercice de la liberté ne va pas de soi. À celui qui ne dispose pas d'une boussole pour jalonner son chemin, il reste souvent le désarroi ou la peur, le sentiment du vide ou de l'insignifiance personnelle. Cette nécessité intérieure d'une orientation incontestable de l'existence amène nombre d'individus à des actions individuelles de restauration du goût de vivre.

À l'absence de limites de sens dans une société en crise réplique une recherche intime de limites de fait. Les activités physiques ou sportives misant sur l'« extrême », la « défonce », ont trouvé dans ce contexte une voie royale de développement depuis la fin des années soixante-dix. On connaît à cet égard l'essor de la « glisse », du rafting, du canyoning, du parapente, etc. : la promotion médiatique de ces hommes sans qualité s'autoproclamant « nouveaux aventuriers », parcourant le monde bardés de caméras pour donner le spectacle du risque affronté à grand renfort de sponsors et de publicité. On cherche à toucher, à étreindre enfin physiquement un monde qui se dérobe dans sa dimension de sens et de valeur. Ces pratiques se nourrissent de la dépense, de l'excès, elles se complaisent sur le fil du rasoir, à l'interface du vertige et de la maî-

trise, elles forgent la détermination du caractère en soumettant l'individu à rude épreuve. Elles éprouvent les nerfs en approchant les limites de la défaillance (vertige, souffrance, lassitude, sueurs, vomissements, panique, etc.).

Ces activités sollicitent l'individu dans son rapport physique au monde, seul le corps est à même de fournir la preuve tangible de l'intensité vécue pendant leur déroulement. La mémoire de l'événement est recueillie dans l'épaisseur de la chair et des muscles. Là s'inscrit le signe irréfutable d'une limite personnelle symboliquement atteinte. La trace dessine sur le corps ce supplément d'âme (toujours supplément de symbole) qui prouve à l'individu son existence, confirme son sentiment d'identité. Aller au bout de ses forces, rencontrer enfin une butée après avoir dépensé son énergie avec prodigalité, et

là, provisoirement ou durablement, se sentir exister, contenu. Le paradoxe de l'« extrême » est de se donner comme contenant, de rassembler enfin une identité morcelée.

Le contact symbolique avec la mort constitue une voie possible pour se situer, se reconnaître parmi les autres, reconstruire un goût de vivre qui se dérobe en partie. Dans certaines circonstances, l'approche de la mort quand elle est choisie ou acceptée produit un sentiment d'identité renouvelé. Si l'individu réussit à sortir indemne de l'épreuve, l'échange symbolique noué avec la mort ajoute à l'exaltation d'être encore en vie. Il se donne le sentiment grisant d'être garanti. L'individu moderne se procure, à travers la mise à l'épreuve de soi, la recherche délibérée d'obstacles et la frontalité de sa relation au monde, une occasion de trouver les repères dont il a besoin pour produire une identité personnelle. Cette passion de la « limite » est une recherche de la butée qui permet à l'individu de prendre ses marques, de se sentir enfin contenu, soutenu. La limite ultime qu'est la mort prend ici la place du système symbolique : la mise à l'épreuve du corps assure l'accès au sens, à travers l'épreuve de la mort surmontée. Le contact brut avec le monde, par la mise en jeu des potentialités

physiques, se substitue au contact feutré que procurait le champ symbolique. Le réel tend à remplacer le symbolique. Et les prises de risque prennent alors une importance sociologique considérable¹.

L'héroïsme de l'homme sans qualité

Les activités physiques et sportives, les expéditions menées par les « nouveaux aventuriers », les entreprises humanitaires opérées au sein de pays où règnent la misère, la guerre civile ou l'arbitraire, sont aujourd'hui les scènes innombrables d'un spectacle inépuisable jouissant de la protection des médias. Elles suscitent de nouveaux notables, des formes inédites de vedettariat où le jeu métaphorique avec la mort est monnayé en valeur économique bien tangible et en prestige. Les soit-disant « conquérants de l'inutile » sont de redoutables hommes d'affaires qui ne craignent plus de « se vendre ». Sur ce versant, la prise de risque est médiatisée, valorisée, elle construit les nouveaux « héros » de la modernité, elle envahit d'ailleurs l'édition, la publicité ou les magazines. Mais il reste le versant nocturne des prises de risque, celles dont on ne parle pas ou bien à mi-voix, mais qui font nombre de victimes et frappent de plein fouet les jeunes générations. D'une main la société promeut la valeur exemplaire du risque dans les entreprises, dans le sport, les médias, la vie, elle en dénonce de l'autre les dangers et s'efforce en vain d'en désamorcer les effets par l'action d'un travail social difficile face à des jeunes, surtout dans certains quartiers défavorisés, qui peinent à cristalliser en eux le sentiment que leur vie a une signification et une valeur. Les prises de risque sont le symp-

tôme d'une société en crise où il faut conquérir une place qui n'est plus acquise d'emblée par le fait de la naissance. Ambivalence de nos sociétés occidentales devant le risque : d'un côté elles encensent la vitalité et le courage de celui qui ose, de l'autre elles stigmatisent et cherchent à prévenir l'attraction du vide qui touche les jeunes.



Adolescences occidentales

L'adolescence est le moment où l'enfance s'éloigne à la manière d'un paradis perdu ou d'un temps encore sans équivoque, tandis que se pressent une existence nouvelle, aux formes encore indécises, mais attendues dans une certaine anxiété. Même si elle possède le caractère d'un temps plein de l'histoire individuelle, chargé d'intensité, cette suspension entre deux règnes est un moment de dépouillement des valeurs enfantines et d'approche progressive des ritualités et des valeurs « adultes ». Mais la jeunesse occidentale est souvent un temps de marge, une période de tâtonnements propice à l'expérimentation des rôles, à l'exploration du monde environnant, une quête intime de sens et de valeurs. La crise de l'adolescence marque traditionnellement l'impact individuel du heurt entre les potentialités et les désirs du jeune et le chemin plus étroit que

la société lui propose de parcourir. L'entrée dans la vie est un moment d'épreuve et de renoncement au cours duquel le jeune forge son avancée délicate vers l'âge d'homme malgré la sinuosité du chemin. La notion de « crise » rapportée à l'adolescence marque essentiellement le contraste entre les aspirations du jeune et les possibilités de réalisation offertes par la société où il vit². Lors de l'adolescence se réalisent la symbolisation du fait d'exister et l'entrée active, au titre de partenaire à part entière, dans une société où il est possible de sentir en soi le goût de vivre. Mais si la recherche est insuffisamment étayée à cause de structures sociales et culturelles indécises, manquant de fiabilité et de légitimité aux yeux du jeune, si les interlocuteurs sont absents, alors l'intégration des différentes possibilités personnelles en un sentiment d'identité stable et rassurant cède au contraire à la confusion, à la difficulté de s'orienter autrement que sur un mode conflictuel, dans un permanent corps à corps avec le monde. Dès lors, si elle est aiguisée par l'indétermination réelle du monde environnant et par l'incapacité pour le groupe familial (ou les *significant others*) de faire office de tampon, la crise d'adolescence se prolonge, comme s'allonge le volant d'âge de cette période de la vie, et devient plus profondément une crise de la jeunesse.

La difficulté du passage vers l'âge d'homme est accentuée par le brouillage des repères de sens et de valeurs qui caractérise la modernité, cette surenchère de l'indécis sur le probable qui empêche souvent de pouvoir se projeter dans un avenir prévisible et heureux. L'éclatement actuel des systèmes symboliques, leur précarité quand ils se reconstrui-

sent, rendent difficile la transmission aux jeunes générations des valeurs susceptibles de fonder culturellement et socialement le sentiment personnel de la valeur propre de l'individu. Le passage propice et incontestable vers l'âge d'homme n'est pas octroyé d'emblée par la naissance et le fait de grandir. Nulle écluse rituelle, nulle évidence sociale ne viennent garantir au jeune à ce moment de son aventure individuelle que son existence a une signification et une valeur. La liberté du jeune est entière, n'étant plus bornée par des impératifs sociaux rigoureux. L'initiative lui revient, il est libre pour une part d'agir à sa guise puisqu'il n'est plus soumis à une tradition, à une autorité. Il lui incombe de trouver par lui-même le gisement de sens susceptible d'irriguer sa vie. La jeunesse est alors un temps de découverte et de liberté, de formation personnelle où tout est possible. Les seules autorités sont celles que le jeune se choisit, nul ne vient lui dicter sa conduite. Mais parallèlement la chance est mesurée par la nécessité intérieure de disposer de la boussole qui oriente le chemin. La liberté est une valeur pour celui qui possède les moyens symboliques de son usage, pour un autre, elle génère la peur.

Au flou des références et des imaginaires de nos sociétés s'ajoutent le relâchement des liens familiaux, leur éclatement géographique, les fratries réduites, la précarité croissante de la relation matrimoniale. La famille nucléaire devient la voie majeure de socialisation des jeunes et, en tant que premier contenant, elle n'est pas toujours suffisamment solide pour fonctionner comme régulatrice de l'entrée progressive dans la vie. Les pathologies

de l'adolescence montrent des familles dissociées ou conflictuelles, plus passives que réellement actrices de leurs conditions d'existence. En outre, la prise d'autonomie du jeune, le moment où celui-ci est dans une quête intense de signification, est contemporaine de la « crise de la moitié de la vie » du couple ou des adultes de référence, ce moment de bilan, de remaniements fréquents des investissements affectifs et sociaux. Le groupe familial est alors dans une phase de turbulence accrue par le fait que pour la première fois les parents n'ont plus de réponses aux questions anxieuses de leur enfant au seuil de l'âge d'homme. On a évoqué à cet égard la démission des parents, la perte de communication au moment de l'adolescence, sans comprendre la nature de ce contraste entre les références existentielles des parents et celles de la modernité avec lesquelles justement l'enfant est confronté. Le désarroi des parents tient dans la difficulté de trouver prise sur un monde en perpétuel changement dont ils ne comprennent plus tout à fait les règles du jeu. Vingt ans d'écart entre deux individus est aujourd'hui considérable en termes d'expériences personnelles. Certes, cet écart n'est pas une fatalité, il peut à l'inverse être source d'échanges, de confrontation, de débats intenses entre le jeune et ceux qui l'entourent. Aujourd'hui cependant l'éducation des enfants est devenue un problème, l'écart des générations est tel que de nombreux parents ne savent plus comment y faire face. « Il faut reconnaître, dit Margaret Mead, que nous n'avons plus de descendants et que nos enfants n'ont pas de parents »³. Plus les questions des jeunes se font urgentes et graves, plus l'entou-

rage se montre démuni. Ce qu'il ne trouve plus chez lui, une orientation pour exister, la certitude intérieure que sa vie a un prix et qu'il a sa place dans le monde, le jeune le cherche ailleurs de manière décousue et dans une quête difficile. Les prises de risque puisent ce modèle dans un sentiment confus de manque à être.

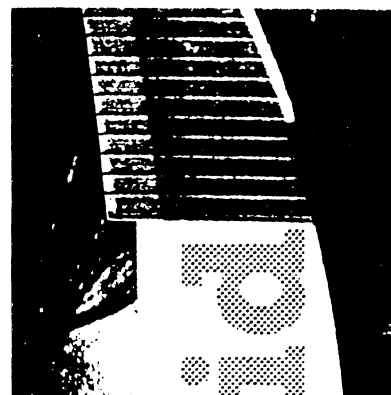
Quelques précautions s'imposent ici avant que nous poursuivions. D'abord il importe de préciser qu'une majorité de jeunes occidentaux s'intègrent sans trop de heurts et de manière active dans le tissu social en éprouvant en eux le goût de vivre qui rend l'existence propice. Il faut rappeler sans doute aussi que l'inachèvement, la quête, ne sont pas le privilège exclusif de l'adolescence, ils caractérisent en principe l'existence de la plupart des hommes⁴ mais ils trouvent à ce moment une expression aiguë. Pour reprendre la belle phrase de Rilke qui sert de titre à un ouvrage de Jankelevitch, nous sommes «quelque part dans l'inachevé». En ce sens, cette analyse de la situation actuelle des jeunes générations, même de celles qui accusent une souffrance socialement mesurable à leur incidence statistique, ne doit pas forcément donner lieu à une voix éplorée. Les prises de risque ne sont pas à combattre,

car elles forment une manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur, elles témoignent de la résistance active du jeune et de ses tentatives de se remettre au monde. La tâche du travailleur social ou du psychologue, celle du responsable municipal ou politique, n'est pas de les juger, mais de les comprendre et de les accompagner pour s'efforcer d'en prévenir le caractère radical et offrir le moment venu d'autres voies de symbolisation.

Conduites à risque des jeunes générations

Les conduites à risque se multiplient dans la jeunesse contemporaine. Elles empruntent des formes variées, elles relèvent de l'intention, mais aussi souvent de motivations inconscientes. Elles incluent aussi bien les rodéos automobiles, les dégradations, les nouvelles formes de délinquance moins centrées sur le vol que sur le défi à l'autorité et l'exposition de soi, le fait de conduire une mobylette en décidant de ne s'arrêter à aucun stop, à aucun feu rouge, de traverser une rue les yeux fermés, la négligence des consignes de sécurité dans les ateliers de formation. Elles se traduisent aussi par le nombre considérable de tentatives de suicide, le nombre des suicides réussis, touchant d'ailleurs des populations de moins en moins âgées, la diversification des toxicomanies, l'importance des troubles alimentaires tels que l'anorexie ou la boulimie, etc. On sait également que les accidents de voiture ou de moto connaissent une morbidité et une mortalité nettement supérieures à celles des autres générations. Les hommes de quinze à trente-cinq ans ont aujourd'hui un risque de mourir supérieur à celui des années soixante ou soixante-dix. Les voies d'entrée dans le risque diffèrent profondément d'une

situation à une autre ; il ne s'agit pas d'établir leur similitude, mais de comprendre leur importance sociologique aujourd'hui et de saisir l'instance anthropologique ici en jeu. De même se distinguent les profils «psychologiques» des jeunes qui se côtoient d'une conduite à risque à une autre. Nous avons ailleurs tenté de dégager les mécanismes anthropologiques spécifiques en œuvre dans chacune de ces conduites⁵. Notre propos sera ici plus général.



Formes modernes de rites de passage

Sous nos yeux émergent de nouveaux rites de passage, individuels, mais largement répandus, et dont les conséquences peuvent être sérieuses. Le rite est moins la scansion marquant le passage d'un statut social à un autre, ou de l'adolescence à l'âge d'homme ; il marque plutôt l'accès possible à une signification enfin touchée. La question du goût de vivre domine toutes les autres dans les conduites de risque des jeunes générations. Il s'agit de s'assurer du poids de son existence par la valeur que lui confère une sorte d'instance destinale à travers l'épreuve réussie, de se mettre au monde en le touchant de tous ses sens, de l'êtreindre enfin après toutes ses dérobades dans l'épreuve de vérité par excellence : celle qui

noue un pacte symbolique avec la mort.

Pour ces jeunes, il importe de se révéler à travers une adversité créée de toutes pièces, qu'il s'agisse d'une recherche délibérée de l'épreuve, d'un passage à l'acte ou d'une maladresse dont la signification est loin d'être indifférente. Si l'issue est favorable, cette approche symbolique ou réelle de la mort semble avoir suffisamment de puissance pour impulser durablement une relation au monde où le goût de vivre de l'acteur se reconstitue. Quand la société échoue dans sa fonction anthropologique d'orientation de l'existence, il reste à interroger le signifiant ultime : la mort, pour savoir si vivre a encore un sens. La mort sollicitée symboliquement à la manière d'un oracle dit ou non la légitimité d'exister. Elle est l'instance génératrice de sens et de valeur quand l'ordre social se dérobe à son rôle. Dans la griserie du danger ou dans l'après-coup du passage à l'acte, le jeune a le sentiment d'une mise au monde.

Le rite de passage ici évoqué est éloigné de sa signification traditionnelle, en ce sens que le moment initiatique relève d'une intuition personnelle nullement préméditée par l'engagement dans la prise de risque ou le passage à l'acte. Mais au cœur de la situation ou dans l'après-coup, parfois même longtemps après, une signification dérobée vient au jour : le sentiment diffus de sa valeur personnelle, de sa légitimité à exister. L'individu retrouve son inscription dans le temps, il peut se projeter dans la durée.

L'accès à une nouvelle dimension du goût de vivre n'est pas socialement construit par une série d'étapes concourant à un rituel établi sous le regard unanime de la communauté sociale. Là aussi nous sommes loin des

rites de passage des sociétés traditionnelles. En fait la démarche est inversée : la situation s'impose au jeune dans une situation de souffrance plus ou moins déclarée, dans un contexte de déliaison sociale réel ou vécu comme tel. Aucune progression ne vient jalonner l'épreuve en la rendant désirable et prévisible. La société est hostile (prises de risque : vitesse, etc.) ou réticente (passages à l'acte : tentatives de suicide, fugues, etc.) face à des modalités d'être dont elle essaie de prévenir ou de réprimer les surgissements. Loin d'être attestée par la communauté sociale, la « mutation ontologique » (M. Éliade) créée par l'épreuve est strictement intime, elle n'est pas transmissible aux autres et ne relève donc d'aucune mémoire collective comme dans les sociétés traditionnelles. Parler de rites de passage pour les jeunes générations d'aujourd'hui revient à évoquer le recours à une forme clandestine et solitaire de symbolisation du fait de vivre. Le rite devient une figure individuelle, mais statistiquement repérable dans une succession d'actes ou de conduites disséminées à l'intérieur du champ social.

Formes modernes de l'ordalie

Au delà de la prise de risque se profile une autre signification, plus difficile à repérer et à décrire : l'ordalie, c'est-à-dire l'abandon de soi au « jugement de Dieu » ou plutôt la soumission plus ou moins passive aux circonstances après une initiative individuelle où la provocation à la mort est claire. Sollicitation rituelle du destin, l'ordalie traduit une surenchère dans la prise de risque, car elle soulève une probabilité non négligeable de mourir. Elle pousse la métaphore du contact avec la mort au

plus proche de l'ultime limite, tout en laissant une possibilité de s'en sortir.

Historiquement, l'ordalie est un rite judiciaire qui fournit, dans le même mouvement, la preuve à charge et la mise à mort du coupable ou bien l'innocence et la survie. Si l'innocence est démontrée par l'épreuve, l'acteur retrouve une position plus solide à l'intérieur de sa communauté, d'avoir été injustement soupçonné. L'ordalie ne tolère pas les demi-mesures. La vie et la mort sont les deux termes de l'alternative.

En revanche, l'ordalie moderne ignore ce qu'elle poursuit, elle interroge l'avenir d'un individu coupé de son sentiment d'appartenance à la société et ne répond qu'en ce qui le concerne lui. Elle est devenue une figure inconsciente, elle n'est plus un rite social, mais un rite individuel de passage sous une forme radicale. Elle suppose une société à forte structuration individualiste, en crise de légitimité et en proie à l'anomie. À travers une prise de risque excessive, l'acteur joue l'éventualité de mourir pour garantir son existence. S'il échappe à la mise en péril à laquelle il s'est délibérément exposé, avec une lucidité inégale d'un sujet à un autre, il s'administre la preuve que son existence a une signification et une valeur.

Charmer la mort

Le risque et l'ordalie forment parfois un couple malaisément dissociable. Leur alliance est l'une des données significatives des sociétés contemporaines. En contrebande, en s'affrontant physiquement au monde, en jouant réellement (drogue, suicide, vitesse, etc.) ou métaphoriquement (délinquance, fugue, etc.) avec sa vie, on force une réponse à la question de savoir si l'existence vaut ou pas d'être vécue.

130

Pour se dépouiller enfin de la mort qui colle à la vie, on s'affronte à la mort pour pouvoir vivre. La prise de risque vise à charmer symboliquement la mort. Fixer celle-ci sans se dérober, y tracer les limites de sa puissance, renforce le sentiment d'identité de celui qui ose le défi. Du succès de l'entreprise naît un enthousiasme, une bouffée de sens répondant à une efficacité symbolique qui procure provisoirement ou durablement une prise plus assurée sur son existence. Le jeune découvre un sens et une valeur à son existence à travers la résolution d'une crise personnelle, non plus en se reconnaissant d'emblée dans le système de sens de sa société, mais en sollicitant la mort, au risque inconscient et symbolique de sa vie. Quand les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort, réussir l'épreuve administrent la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence. L'ordalie, cette forme sauvage du destin, a émis son jugement. La mort symboliquement surmontée permet de continuer à vivre sous l'éclairage d'une légitimité nouvelle. Elle favorise une intensité renouvelée du fait de vivre, elle restaure une relation au monde plus propice.

Certes, les conduites de risque ou d'ordalie ne touchent pas l'ensemble des adolescents occidentaux : pour une majorité d'en-

tre eux, l'entrée dans la vie s'effectue sans le recours à ces formes extrêmes de symbolisation. Mais ces conduites appelant une relation ambiguë à la mort se rencontrent avec prédilection à ce moment de changement difficile de statut où il convient de savoir pour quelles raisons l'on vit. Si à ce moment l'adolescent n'est pas suffisamment étayé par des structures sociales et culturelles fiables et légitimes à ses yeux, si les interlocuteurs lui manquent, à défaut d'un entourage pouvant servir de contenant au cours de sa recherche de sens, si son « intégration sociale » est loin d'être assurée à cause de son échec scolaire, de la couleur de sa peau ou de son milieu social d'origine, alors le jeune recourt à un symbolisme de contrebande en se livrant à des épreuves personnelles qui lui permettent de tester ses limites. Il interroge métaphoriquement la mort en passant avec elle un contrat symbolique le justifiant d'exister : cette approche esquivée de la mort fonctionne comme une structure anthropologique. La mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité quand tout le reste se dérobe. Voici pour nos sociétés un nouveau défi à relever : quelles attentions et quelles réponses vont-elles porter au désarroi qui touche une bonne part de la jeunesse occidentale d'aujourd'hui ?

David Le Breton
Université de Paris X-Nanterre
(UFRAPS)

Notes

- ¹ Sur ces points, nous renvoyons à David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990 ; et s'agissant de la confrontation sym-

bolique au risque de mort, voir *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991.

- ² Voir Erik Erikson, *Adolescence et crise*, Paris, Flammarion, 1972.
- ³ Margaret Mead, *Le Fossé des générations*, Paris, Denoël, 1971 : 125.
- ⁴ On se souvient à cet égard du beau livre de Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie*, Paris, Minuit, 1963.
- ⁵ David Le Breton, *Passions du risque*, *op. cit.*, chap. 4.